



A l'Honorable HENRI-GUSTAVE JOLY,

Premier Ministre et Commissaire des Travaux Publics de la Province de Québec.

Monsieur le ministre,

En démolissant l'ancien collège des Jésuites, les ouvriers ont mis à jour les murs de fondation de cette partie des casernes qui regarde la Basilique de Québec, et sont tombés sur des ossements humains. Dès que vous apprîtes cette découverte, vous me donnâtes l'ordre de surveiller les fouilles, et de faire rapport au gouvernement, s'il y avait lieu.

J'ai l'honneur aujourd'hui de vous rendre compte de ma mission ; et comme il s'est agi dans le cours de ces fouilles de faire des rapprochements de dates et de faits qui peuvent mener à identifier dans ces ossements ceux de certains personnages historiques de la Nouvelle-France, et que j'ai été en même temps

dans la pénible nécessité de constater l'enlèvement de ces restes par des personnes inconnues, j'ai cru devoir donner à ce rapport la forme d'une déclaration notariée. Avant de vous la transmettre, je prendrai sur moi d'attirer votre attention sur les faits suivants, qui ne se rattachent qu'incidemment, il est vrai, à l'honorable mission que vous m'avez confiée, mais qui concernent l'histoire d'une province, l'honneur d'une capitale.

Depuis 1865, le vieux Québec s'en va. Pendant ces quatorze années, on a eu la manie de détruire tout ce qui donnait un cachet d'antiquité à notre ville. On a abattu nos portes, malgré la protestation de tout ce qui, dans la province de Québec, était une autorité en art, en histoire, en bon goût.

Que pouvaient les arguments patriotiques de ceux qui plaidaient en faveur du passé ? Les champions de l'avenir, du commerce, du nivelage répondaient imperturbablement :

— Du jour où deux camions, chargés, l'un d'une tonne de mélasse, l'autre d'un boucaut de tabac, passeront de front à l'endroit où s'élèvent les portes de la Montagne et de la Canoterie, Québec monopolisera le commerce du Saint-Laurent.

Qu'étaient les rêves de l'archéologue, la poésie des vieux murs rappelant les cris de guerre et de triomphe du passé, devant cet horizon de balles, de boucauts, de poinçons, de tierces et de pipes qui devait entourer notre ville, une fois ses bastions démantelés et ses fortifications rasées? Vraiment, c'était perdre un temps précieux que d'hésiter. On rit au nez de ceux qui racontaient qu'en Europe — à Bordeaux, par exemple, où les vieilles portes de la ville

sont encore conservées au milieu des quartiers neufs —on entourait les ruines de respect, de soins; et de suite le marteau du démolisseur fut à l'œuvre. En 1865, on abattait la porte Saint-Jean pour la remplacer, en 1867, par une construction sans cachet, sous les arches de laquelle il pleut de janvier à décembre. Six ans après, au mois d'août 1871, c'était au tour des portes Saint-Louis et de la Montagne; et puis, en 1873, celles du Palais et de la Canoterie disparurent comme les autres. Après les portes, vinrent les glacis, après les glacis les poternes, après les poternes les chemins de ronde. On combla une partie des fossés, on laissa tomber en ruine les fortifications auxquelles on ne pouvait pas toucher, et nos quais, nos rues, nos chars urbains, les maisons neuves de nos petits rentiers absorbèrent à qui mieux mieux les débris de toutes ces démolitions. A force de niveler, on avait réussi à faire d'une ville exceptionnelle, curieuse, que l'on venait visiter de loin, une ville morne, pauvre, sans poésie, et qui semblait plongée dans les horreurs d'un bombardement.

La cité de Champlain n'allait plus exister que dans les gravures des bibliothèques, que dans le souvenir des vieillards, lorsqu'un jour ce que nos prêtres, nos artistes, nos lettrés n'avaient cessé de se répéter, fut dit par un homme de goût, qui joignait à ce titre celui de gouverneur général du Canada. Sur l'observation du comte de Dufferin, les autorités comprirent ce qui aurait dû les frapper si vivement, dès 1865. Elles se convainquirent que la foule de touristes qui chaque année venait passer quelque temps à Québec, avant la démolition d'une partie de ses murs, n'y accourait guère pour voir défiler de front deux camions dans la côte de la Montagne. Ce

qui les attirait, c'était "*the stone-walled city of the North.*" On accepta l'avis du noble lord ; et de suite on se mit à relever ce qu'on avait eu tant de peine et si peu d'hésitation à détruire.

Il n'était que temps. Encore six mois du règne de la bande noire parmi nous, et la plus ancienne ville du continent nord-américain en devenait la plus jeune, par la disparition de ses monuments.

Aujourd'hui le danger est passé ; et si l'on pèche maintenant, ce ne peut être que par excès de zèle. Au lieu de reprendre cette physionomie de véritable place de guerre, telle qu'on la concevait à la fin du dix-huitième siècle, physionomie qui allait si bien à Québec, notre ville remonte sans s'en douter vers le moyen-âge. Lorsque sa ceinture de portes et de murailles lui sera rendue, ce ne sera plus que chargée d'ogives, de créneaux, de machicoulis, de barbacannes, de tourelles, de pont-levis. En passant sur ces remparts, on ne songera plus au comte de Frontenac, à l'amiral de la Galissonnière, au général de Montcalm. On rêvera de Bayard et de du Guesclin.

Québec revêt donc son armure de guerre. Mais ce qu'il ne pourra plus retrouver, ce sont toutes ces reliques, ces curiosités, ces antiquités que la pioche du démolisseur a remises au jour, et qui, soit par cupidité, ignorance ou incurie, sont à jamais perdues pour l'histoire. Que de choses sans prix pour celui qui les trouve, et qui acquièrent une valeur inestimable, dès qu'elles passent sous les yeux de l'archéologue ou du conservateur de musée! En éventrant les glacis de Québec, on a ramassé de vieilles montres, des bijoux anciens, des armes, des boulets, des bombes. Au parlement, en faisant des excava-

tions sur la place de l'ancien cimetière de Québec, on a découvert des squelettes d'indiens, enterrés avec leurs chaudières et leurs flèches. Des pièces de monnaies ont été trouvées en fouillant le terre-plein de la rampe, où s'élève le " *Young men's christian association.*" Les ouvriers chargés d'enlever le talus du glacis, où est le marché Montcalm, sont tombés sur un canon affûté, recouvert de maçonnerie et encastré dans une embrasure murée. Un peu plus loin, ils ouvraient une fosse où gîsaient pêle-mêle vieux fusils à pierre, mousquets, sabres, poignards, épées, piques, lances, baïonnettes, tout cela cassé, tordu, oxydé. Que sont devenues ces reliques du passé, inutiles à l'ouvrier qui les rencontre, et si précieuses pour celui qui veut étudier l'histoire de son pays ? Tout a disparu entre les mains de gens qui ne voient que des vieux sous, du fer rouillé, de ridicules antiquailles, dans ces témoins muets de nos grandeurs et de nos angoisses. C'est ainsi que la cache d'armes du marché Montcalm a été jetée tout d'une pièce dans le quai du chemin de fer du Nord, au Palais !

Pourtant quel rêve ces tronçons et ces débris n'auraient-ils pas fait faire à ceux qui aiment quelquefois à se retourner vers le passé ?

C'est le soir du 15 septembre 1759. Québec est aux abois : Montcalm vient de mourir. La ration quotidienne n'est plus que d'un quarteron de pain mêlé à un peu de blé-d'inde, et le conseil de guerre s'assemble au château Saint-Louis. D'Aillebout de Cerry, de Pellegrin, de Lusignan, de Parfourn, de Saint-Vincent, d'Autrepy, de l'Estang de Celles, le chevalier Doms, de Bernetz, de Joannès, de Ramsay, opinent pour la capitulation.

Seul, le capitaine d'artillerie de Fiédmont s'y oppose.

—Diminuez de nouveau la ration, s'écrie-t-il ; et défendons-nous jusqu'à la mort !

Le vote est pris.

—" La garnison de la ville composée des forces de terre, des soldats de la marine et autres, sortira avec armes et bagages, tambour battant, mèches allumées avec deux pièces de canon français." Telle est la décision suprême du conseil de guerre de Québec : telle elle sera ratifiée demain par l'amiral Saunders et par le général Townshend. Mais lorsque ces honneurs auront été rendus au courage malheureux, les armes françaises resteront au pouvoir de l'ennemi ; et cette nuit-là, plutôt que de les remettre à l'anglais, ceux qui dans la garnison partagent l'avis du capitaine de Fiédmont, se glissent furtivement au pied des fortifications. Ils y creusent une fosse, brisent leur épée, leur fusil, et les enfouissent dans cette terre de France qui cessera d'être française demain.

Quel grand épisode ! quel tableau à peindre ! Et pour y arriver, qu'aurait-il fallu au peintre et à l'historien ? Constater sur le canon d'un fusil ou sur la douille d'une baïonnette le nom d'un régiment français, la couronne fleurdelisée.

Pareil vandalisme aurait pu être évité, s'il y avait eu une clause dans chaque contrat, obligeant l'entrepreneur des travaux à rendre compte, soit au gouvernement, soit à la corporation municipale—suivant le cas—des objets trouvés par ses employés. Pour mieux s'assurer de ces derniers, une gratification aurait dû être distribuée aux ouvriers intelligents qui

contribuent ainsi à remettre au jour des pièces de la plus haute importance pour l'histoire d'un peuple et d'une époque.

Dans ce pays, quand on a attiré l'attention du public sur un édifice, sur une ruine ou une relique historique, on croit avoir tout fait. On discute dans la presse, ou on en cause entre chien et loup. On fait cent propositions que chacun s'empresse d'accepter —sauf à les mettre à exécution plus tard—puis on songe à autres choses. Cette manie de parler sans agir date déjà de loin. Ainsi, quand en septembre 1796, les cendres du comte de Frontenac, du chevalier de Callières, du marquis de Vaudreuil et du marquis de la Jonquière, tous gouverneurs, chefs d'escadre et lieutenants-généraux "pour le roy en la Nouvelle-France, terres et passes de la Louisianne...." furent transportées de l'église incendiée des Récollets à la cathédrale de Québec, où le clergé, admirateur patriotique de nos gloires, fit pieusement inhumer ces restes. Le devoir de ces fidèles légataires de nos traditions était accompli ; mais il en incombait un autre au peuple canadien-français. On agita l'idée d'élever dans la cathédrale un modeste marbre funéraire à chacun de ces grands noms et de ces grands chefs de notre race [1]. La chose fut mise à l'étude, et ce, bel et si bien, que

(1) D'après l'histoire du Canada par Smith, publiée à Québec, en 1815, les inscriptions suivantes se lisaient sur les cercueils des gouverneurs de la Nouvelle-France, qui furent enterrés dans l'église des Récollets :

I — M. de Frontenac — "Cy gyt le Haut et Puissant Seigneur Louis de Buade, Comte de Frontenac, Gouverneur Général de la Nouvelle-France, mort à Québec le 28 Novembre 1698."

II — M. de Callières, —"Cy gyst Haut et Puissant Seigneur, Hector de Callières, Chevalier de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de la Nouvelle-France, décédé le 26 Mai 1703."

III — M. de Vaudreuil :—"Cy gist haut et puissant Seigneur

quatre-vingt-trois ans après la translation de ces ossements, tout est encore à faire ! Frontenac, Callières, Vaudreuil, la Jonquière dorment dans la ville qui a été le siège de leur gouvernement, sans avoir même une épitaphe pour rappeler aux vivants où ils sont, et ce qu'ils étaient ! Il est vrai que Champlain, le fondateur de notre ville, n'a pas encore de monument, et que le chevalier de Mésy, autre gouverneur de la Nouvelle-France, gît ignoré dans le cimetière des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Québec !

Un pays qui tient à compter parmi les nations doit avoir le culte de ses morts. Partout chez les races fortes, dans les contrées viriles, les vivants aiment à honorer ceux qui furent les défenseurs et les gloires de la patrie. Sous ce rapport nous ne saurions rester en arrière. Quelle partie de l'ancienne Nouvelle-France peut se vanter d'avoir une lignée et des enfants plus illustres ? et que faudrait-il pour arriver à perpétuer dans le peuple les grands noms et les hauts faits de son passé ? Une modeste subvention, portée chaque année au budget, et distribuée à une ville, à un bourg, à une localité qui se souvient des siens, et qui veut rappeler au présent un combat, une victoire, la gloire et l'énergie d'un fondateur, la vie d'un

Messire Philippe Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Grand Croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, Gouverneur et Lieutenant Général de toute la Nouvelle France, décédé le dixième Octobre, 1725."

IV — M. de la Jonquière :—"Cy repose le corps de Messire Jacques Pierre de Taffanell, marquis de la Jonquière, Baron de Castelnau, Seigneur de Hardarsmagnas et autres lieux, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, Chef d'Escadre des armées Navales, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en toute la Nouvelle France, terres et passes de la Louisiane. Décédé à Québec le 17 May 1752, à six heures et demie du soir, âgé de 67 ans

apôtre, les souffrances d'un martyr, les travaux d'un administrateur, la naissance, les faits de guerre, ou la mort d'une célébrité navale ou militaire. " L'avenir est aux races qui n'ont pas abjuré, disait l'amiral Jurien de la Gravière, à celles qui ont conservé le respect de leur langue, la mémoire des hauts faits du passé, et cette dernière étincelle de vie, la foi religieuse, capable à elle seule de tout féconder." Pourquoi ces nobles paroles ne s'appliqueraient-elles pas autant aux Canadiens-français qu'aux éléments hétérogènes qui les entourent ? Ici sont nés de Bienville, de Sainte-Hélène, de Martigny, de Chateauguay, de Sérigny, de Maricourt, et d'Iberville, le fameux Jean Bart canadien. Parmi les nôtres, nous comptons d'Eschaillons, le vainqueur de Haverhill ; Hertel de Rouville, le vainqueur de Deerfield ; de Louvigny ; de Noyelles et de Saint-Ange, la terreur des Outagamis ; de Beaujeu, le héros de la Monongahéla ; de Léry, celui du fort Bull ; de Villiers, le vainqueur de Washington, au fort Nécessité. De Québec ou de Montréal, sont partis de grands orateurs, le jésuite Xavier Duplessis ; des écrivains, Grasset Saint-Sauveur ; des amiraux, de Vaudreuil, Bedout ; des officiers supérieurs distingués, le général baron de Léry. Qui se souvient aujourd'hui de ces noms jadis fameux ? Ailleurs, le ciseau, le burin, le pinceau s'en seraient emparé, et les perpétueraient pour l'honneur du pays dont ils ont porté au loin la réputation. Ici, la plupart de ces grands hommes ne sont plus connus que des érudits et des chercheurs.

Il serait difficile de prendre en considération la proposition d'une subvention annuelle destinée à encourager les arts canadiens et à perpétuer dans le peuple les noms et les faits historiques de ses annales.

Cela serait plutôt du ressort d'une société artistique, patronnée par le gouvernement. Mais si la période de crise que nous traversons nous force à remettre à d'autres temps un projet aussi patriotique, n'avons-nous pas sous la main un moyen de prouver aux étrangers qui visitent notre pays que nous nous souvenons de ceux qui furent les pionniers, les défenseurs et les sauveurs de notre race en Amérique? Nos arpenteurs-géomètres ne cessent chaque année de mesurer et d'ouvrir à la colonisation d'immenses territoires. Réagissons de toutes nos forces contre la déplorable manie qui a trop prévalu dans le Bas-Canada de donner des noms exotiques à des cantons destinés à la population française, et applaudissons aux nobles efforts que certains officiers intelligents et instruits ne cessent de faire contre cet envahissement, depuis que la Province de Québec est devenue autonome.

En ouvrant la publication officielle intitulée *Guide du colon pour* 1877, je suis tombé par hasard sur les pages 17 et 18. Elles sont consacrées à l'agence des terres de la Couronne de la Chaudière, comté de Beauce. Cette agence se composait alors de vingt-cinq cantons, dont un certain nombre d'acres était arpenté, mais n'avait pas été concédé. De ces vingt-cinq cantons, vingt-un portent des noms anglais, deux des noms allemands, deux des noms français ! Pourtant les célébrités françaises ne manquent pas autour de nous, et nous devrions être fiers de pouvoir donner leurs noms à des portions de cette terre qu'elles ont aimée, qu'elles ont enrichie, pour laquelle la plupart ont versé leurs larmes et répandu leur sang. N'est-ce pas notre pays qui, en 1612—à l'exception du Port-Royal, resté la propriété de Poutrincourt—appartenait tout

entier à Antoinette de Pons, marquise de Guercheville ? Quel est l'endroit du Canada qui rappelle aujourd'hui au passant le souvenir de cette riche bienfaitrice ? L'Acadie se souvient-elle autrement—que dans ses annales—de Poutrincourt, de Pontgravé, du gai Lescarbot, de Membertou, du P. Gilbert du Thet, de Denys, de d'Aulnay, de la Tour, du commandeur de Razilly, de Boishébert, de Thury, de Villiers, du P. Rasles et du farouche baron de Saint-Castin ? En revanche, le souvenir de ceux qui ont persécuté les véritables propriétaires du sol, de ceux qui ont exporté la population acadienne et qui l'ont éparpillée sur toutes les mers, est non seulement vivace dans le cœur des descendants des victimes, mais les noms de Moncton, de Lawrence, de Winslow, sont donnés à des lieux qui sont proches de l'endroit où ils ont accompli leurs prouesses, et où ils ont acquis leur triste renommée Imiterons-nous l'exemple que ne cessent de nous offrir la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard, le Nouveau-Brunswick, Terreneuve et le Cap-Breton ? Allons-nous épuiser le vocabulaire anglo-allemand pour donner des désignations géographiques à des endroits qui doivent être naturellement habités par une population française ? Où se trouvent les cantons qui rappellent la mémoire de Laviolette, le fondateur des Trois-Rivières ; de Duplessis-Bochart ; du P. Buteux ; des sulpiciens, Le Maistre et Vignal, martyrisés par les indiens ; du P. Vimont ; de Brigeac ; de Lambert Closse, le sauveur de Montréal ? Quel est l'homme—qu'il soit de race latine, saxonne ou celtique, peu importe—qui ne serait pas fier de donner à un endroit de la province de Québec le nom de Dollier, ou celui de Gallinée, ces deux braves missionnaires qui accompagnèrent de Lassalle et prirent possession des

lacs Erié et Ontario, au nom de leur roy? ou encore, celui de Saint-Lusson, qui en fit autant pour le pays des Outaouais? ou encore, celui de Saint-Simon, qui planta les armes de France et de Navarre à la Baie d'Hudson? Les noms de du Mantet, de Courtemanche, de la Perrière, de Saint-Ovide, de Subercase—le héros de Terreneuve—des frères Charon—ces apôtres de la charité—rappellent des souvenirs plus chers pour nous, et parlent plus à nos cœurs que ceux d'Adstock, de Broughton, de Gayhurst, de Marlow, de Risborough, de Shenley nord et de Shenley sud. En faisant la juste part des désignations géographiques qui peuvent revenir à la population anglaise de notre province, je ne vois pas quel apport cela peut donner à l'esprit d'une confédération, que de forcer une population française à apprendre de mémoire et à estropier les noms de Tring, de Buckland, de Cranbourne, de Standon, de Frampton, de Ware, de Botsford, de Bungay, d'Ixworth, de Watford, de Coleraine et de Thetford, quand on aurait pu donner à ces cantons, à ces villages, à ces concessions les noms de ceux qui firent tant pour établir notre influence ici, et pour grandir notre race. Sennezergues et de Saint-Ours, blessés mortellement à la bataille des plaines d'Abraham, ne revivent donc plus que dans les vieux tomes de notre histoire? et personne ne songe plus à ces lutteurs de l'heure suprême, aux régiments du Languedoc, du Béarn, de la Sarre, de Guienne, du Berry et du Royal Roussillon? Bourlamarque; le colonel Poulariès; d'Aiguebelles—le défenseur du moulin Dumont—de la Roche-Beaucourt, commandant des escadrons légers; le brave Dalquier, qui a décidé du sort de la bataille de Sainte-Foye; les commandants des milices canadiennes, Dumas, Rhéaume et de La Ronde; l'in-

trépide de Vauclain, capitaine de l'*Atalante*; Pouchot; de Fiédmont; de Bougainville sont-ils donc sitôt oubliés, et seraient-ils devenus des étrangers au pays qu'ils ont illustré par leurs vertus et par leur vaillance? Plus heureux que ces immortels vaincus, leurs dignes rivaux Wolfe, Amherst, Townshend, Murray, Carleton, Saunders, Cook, ont nommé d'après eux certains endroits de la terre qui fut cédée à leurs pays par les traités, et les moins populaires de leurs successeurs, Haldimand, Craig, Colborne, sans avoir les mêmes mérites, ont eu les mêmes honneurs. N'est-ce pas d'après eux que sont nommées certaines rues de certaines villes, où l'histoire nous dit qu'ils mirent en pratique la loi du plus fort?

Si les noms, que la bouche des canons et les échos du champ de bataille avaient chargé la postérité de nous transmettre, sont déjà négligés et semblent indifférents à la génération actuelle, il ne faut plus s'étonner de l'oubli où sont tombés ceux qui n'appartenaient qu'aux apôtres de la paix et de la bonne nouvelle.

Grands parmi les grands de la Nouvelle-France, les missionnaires jésuites n'ont cessé—ici, comme ailleurs—de faire surgir sur leur passage, les injustices, les calomnies, la persécution, les tourments, la mort. Les pages que leur réserve l'histoire de notre pays, forment les plus admirables chapitres où il soit traité de dévouement, de courage apostolique. Ayant la plupart de grands noms, humiliés dans leur chair, portant le cilice et donnés constamment "en spectacle aux anges et aux hommes", comme le disait au pied du poteau de la torture Brébœuf tout sanglant à son compagnon de martyre le P. Lallemant, ils enseignaient aux autres à continuer la moisson des âmes,

tout en consacrant ce qu'elle pouvait leur laisser de temps à l'étude des langues et aux solutions géographiques.

N'est-ce pas en parlant d'eux que Bancroft dit : " L'histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française. Pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un Jésuite n'en ait montré le chemin." ?

Quelquefois, au milieu des rudes fatigues de l'apostolat, la voix du supérieur venait surprendre le missionnaire au fond des forêts, sur le bord des cascades et des grands fleuves inconnus. Elle lui ordonnait de venir retremper ses forces par un repos bien mérité, qu'il passait dans la prière et dans la retraite, au collège des Jésuites de Québec. Alors les robes noires arrivaient de chez les abénaquis, les montagnais, les esquimaux, les hurons, les outaouais, les iroquois, les algonquins, les illinois, les outagamis. Des bords embaumés du détroit de la Floride et de la mer Vermeille jusqu'aux confins solitaires de l'océan Glaciale, les apôtres du Christ accouraient vers Québec, leur métropole. Groupés autour de leur supérieur, sous le toit hospitalier d'une partie du collège des Jésuites de Québec, ils passaient quelques mois dans la méditation, dans les pieux entretiens, dans la rédaction de ces admirables relations qui font encore l'étonnement de l'historien et du savant, puis, ces courts instants de repos écoulés, ils reprenaient plus alertes, mieux préparés, plus forts que jamais, le chemin de l'apostolat, de l'isolement, de la souffrance et du martyre.

Dans ce vieux collège des Jésuites qui vient de disparaître sous le marteau du démolisseur, on se ra-

contait jadis, pendant les récréations, les grandes découvertes qu'avait faites le récollet Jean Dolbeau, l'infatigable explorateur des contrées situées au nord du Saint-Laurent. Ici, le P. de Quen venait annoncer la " descouverture " du lac Saint-Jean ; le P. Druillettes décrivait les contrées qu'il lui avait fallu traverser pour être le premier à se rendre à l'Atlantique, par la Chaudière et le Kennebec ; de Brébœuf, Daniel, Lallemant, Jogues, Raimbaut narraient les voyages qu'ils avaient faits pour se rendre jusqu'au fond du lac Huron ; Chaumonot et de Brébœuf se préparaient à parcourir en éclaireurs la grande vallée qui s'étend du Saint-Laurent au lac Supérieur. Et quand venait l'heure de la séparation, quand il fallait aller reconduire par le petit sentier de la côte de la Montagne ceux qui partaient pour les longs voyages en canot d'écorce, et que ces derniers s'éloignaient, n'ayant pour tout bagage qu'un crucifix et une soutane rapiécée, c'était vers la maison-mère de Québec que convergaient les nouvelles des souffrances, des combats, des triomphes des missionnaires jésuites. C'est ainsi que le monde catholique ravi, lisait les larmes aux yeux, ce que venait de faire le P. Jogues, à qui ses bourreaux arrachaient un pouce.

—" Je pris alors ce pouce avec l'autre main, et vous le présentai, ô Dieu vivant et véritable, en mémoire des sacrifices que depuis sept ans j'avais offerts sur l'autel de votre église."

C'était à Québec, sur l'emplacement qu'occupait naguère le vieux collège, que les Jésuites, retenus à la desserte de la ville, se réjouissaient pieusement à la nouvelle, si souvent répétée alors, du martyre de l'un des leurs. Que de fois la voûte de la petite chapelle de leur Congrégation ne s'est-elle pas éclairée, la nuit,

à la lueur des cierges, et n'a-t-elle pas entendu psalmodier l'office des morts, terminé alors par les cris de joie du *Te Deum?* C'est que dans la journée, était arrivée la nouvelle que Jogues, de Brébœuf, Gabriel Lallemant, Bressani, Garnier, Daniel, René Goupil,—dont les vœux furent acceptés par le P. Jogues en marchant au lieu du supplice—Garreau, Buteux, Rasles, Chabanel ou Auneau, avaient souffert pour la foi et venaient de confesser le Christ. A Québec, le P. Dablon a rêvé ce Mississippi que devaient bientôt découvrir le P. Marquette et Jolliet "tonsuré et minoré le 10 août 1662." Ici, les PP. Ménard et Anne de Noüe sont venus demander à Dieu la force de mourir isolés pour la plus grande gloire de son nom, l'un au fond des bois—*martyrem in umbra*—l'autre sur les glaces du lac Saint-Pierre. Au "collège" se sont formés des interprètes, des diplomates, mieux que cela, des otages,—qui plus d'une fois ont préservé la Nouvelle-France des plus affreux dangers ; le P. Bigot, qui réussit à retenir les Acadiens irrités ; le P. Bruyas, qui avait tant d'empire sur les Iroquois ; le P. Grenier, qui dominait les Hurons par son éloquence ; le P. Angelron, qui en faisait autant des Outaouais et des Algonquins ; le P. de Lamberville que le gouverneur de Callières reconnaît dans une de ses dépêches comme étant "le sauveur du Canada." Sous ce toit disparu, les PP. Lejeune, Jérome Lallemant, Enemond Masse, Chaumonot, La Brosse, de Brébœuf, Vincent Bigot, de Crépieul, de Carheil, ont su devenir des linguistes distingués. Après leurs périlleux voyages, venaient prier et méditer, ici, le P. Allouëz, qui "avait fait plus de deux milles lieues dans une de ses courses évangéliques, et poussé fort loin dans le Nord" ; le P. Albanel, le découvreur de la Baie d'Hudson. Dans le silence de ces cellules, le P. de Bonécamp

préparait ses travaux d'hydrographie et ses études sur les voyages scientifiques; le P. Bressani faisait d'importantes observations astronomiques ; le P. Laure levait sa carte depuis le Saguenay jusqu'au lac des Mistassins ; le P. Aubery esquissait celle du pays situé au midi du Saint-Laurent ; le P Laffitau mettait ses herbiers en ordre et découvrait le gin-seng ; les PP. Charles Lallemant, le Jeune, Barthélemy Vimont, Jérôme Lallemant, Ragueneau, Dablon, Brébœuf et de Quen rédigeaient les relations des Jésuites, ce monument impérissable de leurs travaux et de leur dévouement ; le P. Charlevoix commençait à accumuler les travaux de sa magnifique " Histoire et description générale de la Nouvelle-France ". En construisant le collège de Jésuites de Québec, les frères Liégeois, Le Faulconnier, Pierre Feauté, Ambroise Cauvet, Louis Le Boësme ont appris, à l'exemple du Christ, à manier la hache, la scie, le rabot, et ont donné les premières leçons de menuiserie et de construction à ceux qui, plus tard, devaient devenir la souche de tous ces habiles ouvriers que ne cesse de former depuis la province de Québec.

A côté de ces noms que nous a transmis l'histoire, d'autres personnes ont vécu sous ce toit béni, dans les joies et les tristesses de l'apostolat, dans l'oubli des hommes, dans la paix de Dieu. Les unes sont mortes de maladies pestilentielles contractées au service des soldats et de la population ; d'autres ont mené une vie de retraite et d'abnégation ; d'autres en sont partis et ont disparu dans leurs missions, sans qu'on ait jamais entendu parler d'eux. Chaque membre de la compagnie de Jésus qui venait au Canada, prenait sa croix à Québec, et quelque lourde qu'elle pût être, il la portait sans sourciller—comme le Maître—se fai-

sant "barbare pour ainsi dire avec les barbares pour les rendre tous enfants de Dieu." Pendant qu'ils évangelisaient, le siècle marchait. Peu à peu la forêt reculait devant la civilisation ; les races sauvages se fondaient au contact de l'européen.

Seul le Jésuite ne changeait pas.

Il restait en complète possession de l'héritage que lui avait légué le Christ, l'humilité, l'esprit de sacrifice, la pauvreté, la charité, la science, la paix intérieure et le complet oubli de soi-même. La lutte sans trêve avec l'idolâtrie, l'ignorance, le siècle, telle était sa consigne.

Le siècle fut le plus fort.

Comme il ne pouvait guère infliger le martyre au vaincu—ce qui aurait juré avec les idées philosophiques du jour—il confisqua les propriétés de l'ordre. Là où s'enseignaient la patience, la prière, les vertus, es sciences chrétiennes, les arts de la paix, un sergent-instructeur vint faire faire à des recrues l'école de peloton. La chapelle fut transformée en église protestante, et plus tard en dépôt de provision ; le collège en caserne. Où les psalmodies et les saintes litanies se faisaient entendre, ne retentissaient plus que les rires et les lazzis de la chambrée. Puis à leur tour, soldats, magasins d'intendance, casernes, subirent la loi commune : ils disparurent.

Pendant quelques années, les murs silencieux du vieux collège des Jésuites semblèrent se recueillir, jusqu'au jour où la charité revenant frapper à la porte des cellules des Pères, celles-ci se rouvrirent pour donner l'hospitalité à une partie de la population du quartier Montcalm, qu'un incendie venait de chasser de leurs demeures.

Erigé pour venir en aide aux souffrances humaines, le collège des Jésuites finissait comme il avait commencé. Il redevenait l'asile des malheureux, et les pauvres y trouvèrent un abri, jusqu'à ce que certains philantrophes s'aperçurent que ses murailles étaient dilapidées et dirent qu'elles menaçaient la vie des passants. Il fallut alors en finir au plus vite. La bande noire s'abattit sur cette relique de notre passé. Mais chose étrange ! Ces pierres branlantes, condamnées comme étant dangereuses, résistèrent à la sape et à la mine. Le bélier, la poudre à canon mordirent à peine dans ces assises, où le mortier avait la consistance du granit. On employa les plus forts explosibles connus pour avoir raison de ces murs, et encore la maçonnerie du frère Le Faulconier, la charpente du frère Ambroise Cauvet, ne semblèrent s'écrouler qu'à regret, mettant à découvert des ossements que des rapprochements de faits et des coïncidences historiques semblent identifier avec ceux du frère Jean Liégeois, le grand architecte qui avait eu "la surintendance du tout", et à qui, pendant 214 ans, son œuvre aurait ainsi servi de tombeau.

Dans quelques jours, il ne restera plus rien de ce qui fut, pendant cent quatorze ans, l'*alma mater* de l'instruction dans l'Amérique du Nord. Plus vieux d'une année que le collège de Harvard, près de Boston, celui des Jésuites de Québec n'existera plus maintenant que dans les souvenirs de ceux qui ont la fierté de leur passé.

Avant qu'il ne disparaisse complètement, la Province de Québec ne doit-elle pas une marque de sou-

venir à ceux qui furent ici les plus vaillants et les plus saints d'entre les vaillants et les saints ; à ceux qui, sans espoir de reconnaissance en ce monde, ont travaillé sans relâche pour Dieu, pour la patrie, et qui, tout en s'ignorant eux mêmes, furent des héros, des savants et des martyrs ?

Une chapelle ou un monument élevé sur le terrain occupé jadis par le collège, et construit aux frais de la Province de Québec ne serait-il pas une marque convenable de son respect et de son pieux souvenir ? Ici les revenus des biens des Jésuites—cette année, ils ont été de $22,141.56—sont affectés aux frais de l'instruction publique. Un monument ou un édifice religieux rappelant à l'Amérique du Nord les noms de *tous* les Pères, de *tous* les Frères jésuites qui ont illustré l'ordre dans la Nouvelle-France, ne serait-il pas la meilleure manière d'enseigner l'histoire aux générations à venir, et ne servirait-il pas, autant que n'importe quel autre moyen, les fins de l'instruction publique dans la Province de Québec ?

Debout, à l'endroit où a existé le collège de Québec, à cet endroit où pendant si longtemps a battu véritablement le cœur de la Nouvelle-France, l'humble monument que nous érigerons aux Jésuites aura eu pour véritables promoteurs ceux qui, parmi ces géants, furent considérés comme les plus faibles et les plus petits. L'un, le P. Jean de Quen, ne fut qu'un découvreur ; l'autre, le P. François du Peron, qu'un aumônier mort comme un soldat en face du drapeau de son régiment ; le troisième, le frère Jean Liégeois, qu'un "donné" et un humble ouvrier. Autour de ces modestes religieux viendront se grouper les noms mieux connus des grands martyrs de

l'ordre de ceux qui furent ici les historiens, les géographes, les savants de la compagnie.

Entourés de ce qui a fait la force et la gloire de la société de Jésus et du nom canadien-français dans l'Amérique du Nord les MISSIONNAIRES Jean de Quen, François du Peron, Jean Liégeois personnifieront ainsi la trilogie qui fut toute la Nouvelle-France :

LE DÉCOUVREUR, LE SOLDAT, L'OUVRIER.

A ces hommes on ne saurait discuter un monument et notre histoire s'empresse de nous indiquer l'endroit où il doit s'élever. C'est celui où presque tous les Jésuites du Canada sont venus prier, ont travaillé, ont souffert, et où, dans les personnes du père de Quen, du père du Peron, du frère Liégeois, se sont accomplies les tristes paroles du psalmiste :

—"*Non est pax ossibus meis. . . . Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris meæ.*"

"Il n'y a pas eu de paix pour nos os . . . . Nous sommes devenus des étrangers à nos frères, et des inconnus aux enfants de notre mère."

Tout en vous priant, monsieur le premier ministre d'accueillir favorablement les observations ci-dessus, il est de mon devoir de remercier ici l'abbé LeMoine chapelain des Ursulines : les docteurs Lemieux, LaRue, l'abbé Laflamme, professeurs à l'Université-Laval ; l'abbé Bélanger ; le capitaine Deville ; MM. Alexandre Brault, Oscar Dunn, Jules Taché, Cyrille Tes-

sier, Auguste Laberge, Cyrille Duquet et Livernois, pour le précieux concours qu'ils ont bien voulu me donner.

J'ai l'honneur de vous transmettre la déclaration notariée ci-jointe, et de vous soumettre les propositions suivantes :

1° A l'avenir, lorsque le gouvernement donnera un contrat de démolition ou de fouille, il y aura une clause spéciale, obligeant l'entrepreneur des travaux à remettre au gouvernement les pierres angulaires, plaques de plomb, vieilles monnaies, armes, documents, etc., etc., qui viendraient à être trouvés par lui ou par ses ouvriers, et ces pièces seront déposées dans un musée.

2° Une chapelle, ou un monument élevé à la mémoire des Jésuites de la Nouvelle-France, sera érigée aux frais de la province, en face de la Basilique de Québec, sur l'endroit où s'élevait jadis le vieux collège des Jésuites.

Le tout respectueusement soumis.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.



A View of the Jesuits College and Church — *Vue de l'Eglise et du Collège des Jesuites*

Drawn on the Spot by Richd. Short — Engraved by C. Grignion 1761

PLAN

DES FONDATIONS DE LA

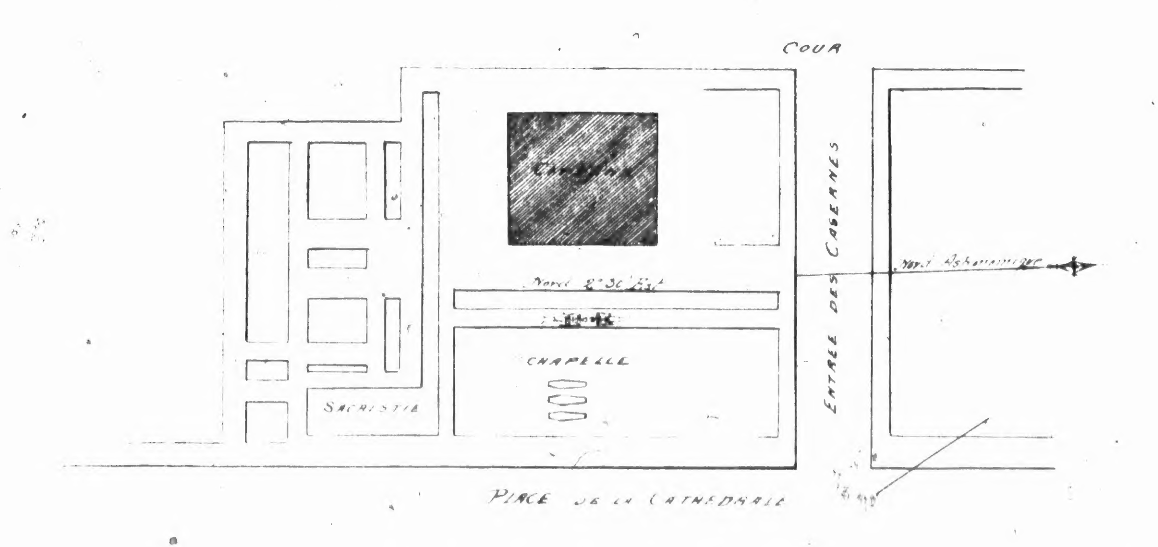
CHAPELLE DES MESSIEURS

Dans Les

CASERNES DES JESUITES

ET

des fouilles faites par ordre du gouvernement sous la direction de Faucher de Saint Maurice.



Quebec 17 Octobre 187[illegible]

(Signé) C. [illegible]

